

Héphaïstos et Athéna

Didier Samain¹

Le prof d'histoire nous raconta un jour la naissance d'Athéna, sortie tout armée de la tête de Zeus. La leçon était évidente : Héphaïstos boîte... Oui et alors ? Qu'en serait-il d'Athéna sans Héphaïstos ? Mais je ne la compris que plus tard.

Résumé

Ce texte vise à dégager les lignes directrices du numéro 5 de Signifiances (Signifying) intitulé Dynamique sémiotique et linguistique des individus, dont les contributions ont pour point commun de faire porter l'accent sur l'expérience et les stratégies des sujets parlants concrets. Ceci conduit les auteurs à des positions souvent proches des courants sociologiques qui se sont constitués en contrepoint du référentiel durkheimien. Plus généralement, l'empirisme affiché de plusieurs contributions témoigne de l'héritage oublié de la psychologie empirique (herbartienne), qui fut l'une des sources indirectes de Saussure. Les thèses elles-mêmes présentent plusieurs points de convergence, concernant notamment la reconnaissance de formes spécifiques de réflexivité chez le sujet parlant et, corrélativement, les limites des catégories traditionnelles dès lors qu'il s'agit de décrire l'activité langagière réelle. La plupart des analyses formulent donc l'hypothèse d'une dichotomie de fait entre le savoir des sujets parlants et le métalangage de la science, et entre les vécus individuels et les significations collectives. Elles abordent ainsi les deux thématiques sociologiques centrales que sont le statut des normes sociales et la manière de modéliser le lien entre individu et société.

Mots-clés : empiricité ; généricité ; individu ; « locuteur » ; norme ; Psychologie Empirique ; réflexivité

Abstract

The text aims at outlining the guidelines of the issue of Signifiances (Signifying) 5 entitled Semiotic Dynamics and Linguistics of Individuals, whose contributions have in common a focus on the experience and strategies of concrete speaking subjects. This leads the authors to positions that are often close to the sociological currents that have emerged as a counterpoint to the Durkheimian frame of reference. More generally, displayed empiricist stances in several contributions bear witness to the forgotten heritage of the Empirical (Herbartian) Psychology, which was one of Saussure's indirect sources. The theses themselves present several points of convergence, in particular as regards the recognition of specific forms of reflexivity in the speaking subject and, correlatively, the limits of traditional categories when it comes to describing real language activity. Most analyses therefore hypothesise a de facto dichotomy between the knowledge of speaking subjects and the metalanguage of science, and between individual experiences and collective meanings. They thus address the two central sociological issues of the status of social norms and the modelling of the relationship between individual and society.

Key-words: Empirical Psychology; empiricity; genericity; individual; norm; reflexivity; "speaker"

¹ Laboratoire d'Histoire des théories linguistiques, Paris, CNRS - UMR 7597 & Sorbonne Université (France). E-mail : didier.samain@linguist.jussieu.fr.

1. Préambule

L'argumentaire qui ouvre le présent volume avait été soumis aux contributeurs pressentis, mais les remarques qui suivent ne se proposent pas d'interpréter uniquement dans le cadre ainsi posé les travaux qui en ont résulté, ni de les situer systématiquement par rapport au programme exposé par Robert Nicolai dans son article introductif. Force est en effet de constater qu'un texte que les coordinateurs du numéro pensaient assez contraignant a donné naissance à des réponses plus diverses qu'on ne pouvait s'y attendre. Plutôt que de chercher à s'inscrire étroitement dans la problématique ainsi définie, la plupart des auteurs y ont réagi à partir de leur domaine de spécialité, ce qui n'est pas plus mal. On se propose donc plus modestement de dégager quelques convergences, quelques fils qu'il est possible d'extraire *a posteriori* de travaux dont le lecteur aura pu mesurer la diversité, et de poursuivre occasionnellement la réflexion qu'ils ont initiée².

La thématique et le titre choisi définissaient néanmoins une perspective générale, et les contributions ont effectivement tenté de cerner, et parfois d'illustrer, les pratiques langagières des acteurs concrets – leurs pratiques langagières, c'est-à-dire ce que les acteurs construisent effectivement, avec ce que cela implique inévitablement d'attitudes réflexives. Les termes choisis pour le titre invitaient explicitement à relier quatre pôles : *dynamique*, *sémiotique*, *individus*, mais aussi *linguistique* (et non simplement *langue* ou *langage*).

Que révèle finalement une lecture cursive des articles qui précèdent ? D'abord des objets d'étude et des méthodes.

2. Les objets d'étude. Empirisme et empiricité

2.1 De l'empiricité des catégories

Un premier trait, immédiatement visible, est un parti pris d'empiricité. Cette empiricité est perceptible à plusieurs niveaux, et d'abord dans une volonté assez générale de décrire des conditions objectives de production langagière. Elle l'est aussi, dans plusieurs cas, dans le matériel documentaire lui-même, puisqu'un certain nombre d'études résultent d'un travail de terrain, à quoi il faut encore ajouter la diversité des matériaux et des traitements, qui vont de démarches socio- et ethno-linguistiques (Avilés et Léonard) à une analyse statistique (Frazer-McKee & Courbon). Cislaru évoque quant à elle l'importance de « la disponibilité et l'accessibilité des données en vue d'une analyse linguistique. »

Cette empiricité a par ailleurs plusieurs corollaires, à commencer par l'affichage d'un empirisme de principe, qui prend ses racines assez loin, remontant, sans doute via la linguistique germanophone du tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, à la psychologie herbartienne. On songera notamment à une notion centrale chez Herbart, celle de *masse aperceptive*, qui est voisine de l'historicité chez Nicolai. Appréhendés sous l'angle de cette tradition empiriste, les objets sont indissolublement expérientiels et sémiotiques, expérientiels avant d'être sémiotiques, et vécus par des individus avant d'être stabilisés dans une communauté. Une position qu'on retrouve chez Fontanille qui affirme que « la praxis est linguistiquement un

² Les lignes qui suivent ne visent pas à l'exhaustivité, et la place accordée à telle ou telle contribution obéit uniquement à cette tentative de faire apparaître des perspectives transversales. (Elle n'exprime bien évidemment aucun jugement sur leur intérêt intrinsèque !) Pour de simples raisons de dimensions, certains aspects ont été consciemment négligés, et il en est certainement d'autres dont l'omission tient à mes propres insuffisances. Ce qui suit est donc le fruit d'une lecture rétrospective qui assume sa part inévitable de subjectivité.

Sauf mention contraire explicite, toutes les citations et références de cette « synthèse » proviennent exclusivement des articles qui précèdent.

préalable à l'édification collective d'un système, et non, comme chez Greimas, une excroissance ultérieure. » L'auteur se réclame de Saussure en ajoutant qu'« il n'y a pas de substance à mettre en forme, mais des actions innombrables et collectives à cumuler et schématiser³. » Alors qu'aucun lien historique ou thématique direct ne peut être cette fois envisagé, on est tenté de mettre ce propos très général avec le constat plus local formulé par Frazer-McKee et Courbon, qui observent de leur côté que « that speaker-object experience is [...] significantly associated with a variety of constructional, semantico-pragmatic, and other semiotic characteristics. »

On observera au passage qu'aborder un toponyme en sémioticien est de toute façon instructif. De J. Stuart-Mill à G. Kleiber, le caractère « non connotatif » du nom propre est en effet l'argument le plus souvent avancé pour le distinguer des noms dits « communs » ou « appellatifs. » Or ce *distinguo* est par définition difficile à conserver dans le cadre d'une sémiotique empiriste qui ne voit dans les significations que des agrégats d'expériences (directes ou encyclopédiques) partagées. À tout prendre, ce serait même plutôt le nom propre qui pourrait servir de modèle, invitant par voie de conséquence à concevoir la « signification » des noms appellatifs comme un artefact du métalangage, et non comme une propriété objective des signes. « New-York » ne véhicule pas un contenu sémantique mais un ensemble « sémiotico-référentiel », soit tout à la fois du réel, de l'expérience personnelle et des habitus langagiers. Or ceci ne fait qu'illustrer un constat plus général concernant les catégories du métalangage. En tant qu'outils taxinomiques, ces catégories valent pour autant qu'elles assurent leur rôle classificatoire, *non pas en soi, mais dans un champ donné*. Dans l'exemple qu'on vient d'évoquer, la distinction NP/NC est valide en grammaire et en logique, mais elle ne l'est pas dans le cadre d'une sémiotique empiriste. Pour dire les choses autrement, cette observation invite à renoncer aux interprétations réalistes des catégories. Si le caractère artefactuel de catégories comme celle de « langue » ou de « dialecte » est depuis longtemps une évidence, il en est d'autres illustrations, qui attestent d'une absence de correspondance, ou au mieux d'une correspondance faible, entre vécu immédiat et pratiques effectives d'une part, catégories métalinguistiques d'autre part. Un exemple simple et factuel de cette distorsion entre catégories (historiques) du métalangage et observation des pratiques effectives est ainsi fourni par la notion de *jets textuels*, qui correspondent selon Cislaru à des paliers de structuration cognitive de la textualité. Ces séquences, précise Cislaru, ne correspondent pas nécessairement aux catégories linguistiques canoniques.

Ajoutons que ces distorsions prennent une importance particulière dans les sciences humaines puisque le vécu des sujets fait en principe aussi partie de leurs objets et ne peut être d'office ignoré au titre de simple illusion perceptive. *Ce vécu est un savoir légitime*. Du point de vue philosophique, cette distorsion avait été thématisée par quelqu'un comme Hendryk Pos, dont le vocabulaire phénoménologique tend à occulter, selon Flack, une divergence profonde par rapport à Husserl. Pour Pos en effet, le vécu originnaire n'est pas le socle auquel tout savoir ultérieur pourrait se ramener, et les formes de connaissance ne forment donc pas les extrémités d'un seul et même fil, mais deux modes d'appréhension *distincts et complémentaires*⁴. Par conséquent la question ne porte pas sur la légitimité ou sur la préséance d'un type de savoir au regard d'un autre, mais sur leur articulation et, en définitive sur la possibilité corollaire de se déprendre des formes de catégorisation héritées. En bref, s'agissant des catégories de la

³ Après avoir été interprétée dans un cadre « structuraliste », par un effet d'oubli tel qu'il s'en produit fréquemment en histoire des sciences, l'œuvre de Saussure est désormais l'objet d'interprétations antagonistes. Je reviendrai très rapidement sur ce balancier, qui ne change rien au fait, historiquement documenté, que les fondements de la pensée saussurienne ne sont à chercher nulle part ailleurs que dans la linguistique germanophone de son époque, c'est-à-dire néogrammaire. (Pour un rappel succinct : Samain, 2016).

⁴ À l'époque, Pos n'est pas le seul à envisager une complémentarité des heuristiques. On trouve par exemple des appels explicites en ce sens dans *La crise de la psychologie* publiée par Bühler en 1927.

description linguistique, il est, ou il devrait être trivial de rappeler qu'elles sont juste des construits historiques, issus de surcroît de traditions hétérogènes, dont rien, sauf le formatage académique, n'autorise à penser qu'elles correspondraient au vécu du sujet parlant⁵. Les articles du volume en fournissent diverses illustrations.

Il peut être par exemple tentant de croiser la dichotomie possienne, d'une part avec celle esquissée par Fontanille entre ce qu'il qualifie de systèmes « virtuels » et « potentiels », et, d'autre part avec le travail d'Avilés consacré aux locuteurs nahuaphones au Mexique⁶. Fontanille, qui parle de parcours génératif, recourt à un modèle linéaire, ponctué par des seuils, mais on peut observer qu'il associe le système « virtuel » aux formes d'exposition traditionnelles des traités grammaticaux (phonologie, lexicque, grammaire), et définit le système « potentiel », comme une sorte d'encyclopédie culturelle, composée de schèmes et de configurations stabilisées qui déterminent un réseau de nœuds non hiérarchisés. Même si l'auteur ne le dit pas expressément, le lecteur sera tenté d'y voir ce qui distingue tendanciellement le répertoire concret d'un sujet parlant d'un métalangage abstrait (celui des catégories grammaticales). Quant à Avilés, elle illustre explicitement l'émergence d'un métalangage local au regard du métalangage savant, qu'il permet de mieux appréhender. Pour la circonstance, l'accent n'est pas mis par Avilés sur les structures, mais sur les agents et leurs pratiques : qui fait quoi et dans quel but ?

Ces exemples montrent comment l'épreuve de l'empiricité (c'est-à-dire lorsqu'on soumet des catégories à l'épreuve du réel) conduit à d'autres taxinomies, et le cas à échéant à d'autres stratégies, que les taxinomies usuelles. Même s'il est toujours difficile de tracer une frontière nette entre catégories descriptives et outils heuristiques, on observe du moins que cette « épreuve » n'atteint pas uniquement une couche primaire des catégories grammaticales. En ce qui concerne les notions de langue et de dialecte, la première partie du travail de Léonard révèle un enchevêtrement de zones d'intercompréhension difficilement explicables par le seul recours aux facteurs génétiques et aréaux. Ces derniers sont en outre croisés par divers paramètres socio-culturels (dont ils ne sont ni dépendants, ni totalement indépendants), au point, dit l'auteur que « ce qui importe ici, c'est la vicariance des résultats alternatifs, dont la complémentarité, en termes de focales, participe d'une *iridescence* de l'*empirie*, propre [...] à se constituer en univers d'interprétables permettant d'interroger le réel. [...] Il y a là matière à autant d'interprétations et, partant, de *champs de signifiance*, qu'il y a d'*artefacts* : autant de *narrations* possibles, sur les conditions d'hétérogénéité structurale aussi bien que sur l'horizon d'historicité des variétés et des aires et sous-ensembles. » Quoi qu'il faille penser de cette déclaration de conventionnalisme (reconnaître la nature artefactuelle des catégories ne conduit pas d'office au relativisme), l'enquête dialectologique de Léonard aboutit elle aussi à problématiser les catégories descriptives usuelles. Le lecteur aura notamment relevé l'appel de l'auteur à la notion de *linguème* qui impose de réviser la représentation traditionnelle d'un dialecte⁷ puisque cette notion implique en substance qu'on peut identifier des *lieux de structuration* (qui ne sont pas simplement générés par l'outillage descriptif et ne sont pas

⁵ Outre qu'il faut toute la puissance des institutions pour occulter le caractère tératologique des ouvrages de grammaire (puisqu'elles sont constituées d'un empilement de strates épistémologiques sédimentées), les conséquences de cet aveuglement sont tristement banales s'agissant des dégâts qui en résultent pour l'enseignement. L'article d'Avilés fournit quelques pistes bienvenues.

⁶ Ces trois perspectives sont trop hétérogènes pour être rapprochées sans précaution, et leur éventuelle articulation demanderait une analyse détaillée, impossible ici. Je me contente de souligner l'existence d'une analogie fondée sur une opposition tendancielle entre donné et/ou pratiques effectives d'une part, modélisation abstraite d'autre part.

⁷ Pour mémoire et comme le rappelle Léonard, Alinei désigne par « linguème » un module suffisamment structuré pour être identifiable au sein d'un diasystème, mais sans référence à une entité supérieure supposée (exemplairement, une « langue »).

davantage des « systèmes » tels que l'avaient imaginé Meillet ou les structuralistes), mais que les relations d'un espace de structuration à l'autre sont plus horizontales que dans la représentation traditionnelle. Et cela, nonobstant le fait que chaque espace est justiciable de plusieurs projections, dont certaines révèlent des variables indépendantes et d'autres qui semblent tendanciellement corrélées.

Les différentes contributions qu'on vient de mentionner imposent en bref de problématiser les catégories *descriptives* utilisées dans l'analyse du langage. Indépendamment de sa méthodologie, sur laquelle on reviendra plus bas, le travail statistique de Frazer-McKee et Courbon aboutit à problématiser un autre type de catégories, en l'occurrence des catégories utilisées à des fins surtout heuristiques. Il fait en effet apparaître, dans un cadre discursif expérimental circonscrit, l'influence d'une variable non standard (« in » vs. « out ») au regard des variables socio-économiques habituelles. Ce fait est significatif car, pas plus que le fait géographique étudié n'est par lui-même socialement discriminant⁸, la formule *very N-Y* n'est en soi associable à un sociolecte. Elle ne fait donc pas saillance. À ce titre l'étude diffère des travaux de sociolinguistique qui visent à l'inverse à coupler marque (*scil.* marginalité) langagière et marque (*scil.* marginalité) sociale, car il n'y a rien ici qui puisse être ramené à une manifestation emblématique, et *a fortiori* identitaire. Nous n'avons pas affaire à un rite langagier. Qu'en conclure ? En quelque sorte un résultat négatif, un OVNI sociolinguistique pourrait-on dire, en l'occurrence l'existence d'une corrélation statistiquement attestée entre des vécus particuliers et des formes langagières, mais dépourvue de toute saillance (stylistique, sociale,...) et sans valeur emblématique. La question reste ouverte de savoir ce qui les distingue dans ce cas des corrélations langagières saillantes, à valeur emblématique et toujours peu ou prou réflexives.

2.2. De l'empiricité chez les acteurs

Les observations précédentes portent essentiellement sur les faits langagiers observables. L'autre facette de l'empiricité, plus explicitement en lien avec la thématique de l'argumentaire, concerne les acteurs eux-mêmes. Ainsi qu'on l'a rapidement signalé plus haut, la genèse des significations fut un axe de recherche majeur de la psychologie empirique⁹. Appréhendée par rapport aux acteurs, elle se formule ordinairement ainsi : par quelle médiation une série d'*Anschauungen* (de perceptions) ou de *Vorstellungen* (de représentations mentales) donne-t-elle naissance à une *Bedeutung*, une signification ? Si ce n'est qu'elle concerne cette fois les acteurs eux-mêmes et non plus les énoncés, cette question – ou plutôt, comme on le verra, cette aporie – suppose l'existence d'une discontinuité entre vécus perceptifs ou cognitifs et significations langagières ou logiques, analogue aux dualités évoquées plus haut. Elle a reçu des tentatives de réponse diverses, sur lesquelles on ne reviendra pas en détail ici¹⁰, parmi lesquelles la solution empiriste radicale consiste à nier l'existence de significations ou du moins, ce qui revient à peu près au même, à les considérer comme de simples artefacts du

⁸ Il est impossible d'associer « New-York » à des réalités et des clichés sociologiques ou ethniques suffisamment prégnants pour être exclusifs de clichés antagonistes. – Ce serait sans doute moins vrai pour « Paris » par exemple. – Cette neutralisation tendancielle de certaines variables, couplée à des procédures de régression logistique, permet aux auteurs d'extraire la « variable indépendante » non standard en question.

⁹ Une précision : cette appellation a un sens précis et désigne pour les historiens la psychologie *empiriste* issue des travaux de Herbart. Quasi hégémonique au XIX^{ème} siècle, elle a inspiré les réflexions des néogrammairiens allemands et, par leur médiation, celles de Saussure. Ajoutons que c'est ce qui s'enseignait à l'Université de Vienne à l'époque où Freud y usait ses fonds de culottes, et c'est accessoirement là qu'il a puisé la notion d'inconscient, un concept central chez Herbart et ses successeurs.

¹⁰ Cf. Samain (2018a) et à paraître.

métalange de description, sans véritable correspondant dans l'activité effective du sujet parlant.

Cette position se retrouve dans une large mesure dans la « dynamique sémiotique » esquissée par Nicolaï, à travers notamment la notion d'historicité, qui pose implicitement que toute occurrence nouvelle contient la mémoire cumulée plus ou moins consciente des occurrences antérieures. « L'historicité retenue, écrit ainsi Nicolaï, va conserver la référence à ces occurrences antérieures. [...]. Le sens élaboré (et le signe éventuellement construit) est généralement le composé (re)catégorisé d'une référence contextuellement signée dans un parcours temporalisé. » Cette conception est homologue à la notion de masse aperceptive chez Herbart. Nicolaï la complète par ce qu'il appelle la *thématisation*, qu'il définit comme une « dynamique de stabilisation », qui « s'applique sur n'importe quel matériau ou comportement pour peu qu'un consensus (implicite ou explicite) ait introduit une séquence initiale significative et nettement distinguée à partir de laquelle elle puisse se développer¹¹. »

Dans un cadre plus sémantique que sémiotique, le « médiationnisme » de Nyckees témoigne d'orientations similaires. Nyckees, qui critique le schéma traditionnel de l'intercompréhension compte tenu de la « très forte variabilité [...] interindividuelle des significations linguistiques », met toutefois davantage que Nicolaï l'accent sur l'articulation dialectique entre vécus *singuliers* et significations *collectives*. Il est révélateur que la démarche de Nyckees, qu'il qualifie de « réaliste » (par quoi il faut comprendre qu'elle porte sur les conditions objectives d'intercompréhension), le conduit à associer la notion de *signification*, qui est normalement d'ordre linguistique ou logique, à celle « contenu interprétatif », qui est d'ordre cognitif. Sans prendre parti pour ou contre cette absorption tendancielle de notions sémiotiques et/ou sémantiques dans la cognition, rappelons que c'est là une ligne de partage qui sépare les sémiotiques empiristes de certaines modalisations concurrentes et notamment de la phénoménologie. Pour ces sémiotiques, les significations linguistiques sont juste un entrecroisement d'idiolectes régularisés par l'échange entre les acteurs. Il en résulte une relative horizontalité entre langue et expérience individuelle, entre la signification normalisée et celle inférée par le locuteur, ou encore entre valeurs référentielle et indiciaire des signes.

Cette neutralisation concernant le statut des signes n'est pas sans conséquence sur ce qu'il faut entendre par *commun* ou *collectif*, car ce qui vaut pour les signes vaut aussi pour les acteurs eux-mêmes. Nyckees évoque « l'articulation de l'individuel et du “collectif”, ou, tout au moins, du “groupal”, voire du “pluriel”, ce qui suggère que le collectif pourrait n'être qu'une forme de pluriel, c'est-à-dire d'agrégation d'individus. Nous voyons à nouveau à quel point ces problématiques actuelles puisent leurs racines dans le temps long. Il suffit de se souvenir que la question, *non résolue*, de savoir si les sociétés possèdent ou non des propriétés émergentes *réelles* à l'égard des collectifs d'individus a été déterminante dans la naissance de la sociologie¹². Ajoutons qu'on ne peut en outre faire abstraction de la position institutionnelle des acteurs qui définissent le commun. Pour dire les choses en langage nicolaïen, rien ne dit en

¹¹ On pourrait rétorquer que la stabilisation de séquences (unités ou syntagmes), successivement repérées puis recyclées, c'est-à-dire lexicalisées, est un fait diachronique banal. Mais la terminologie de Nicolaï montre qu'il envisage du point de vue des acteurs eux-mêmes un mécanisme que l'histoire des langues aborde par le lexique. : « Dans la perspective impliquée par la problématique de la DS, l'activité et l'activisme des acteurs de la communication sont plus importants que le résultat objectif, voire formalisé, de cette activité. » (Nicolaï, *ibid.*)

¹² Ce débat n'est pas clos et, contrairement à une idée répandue, les réponses fournies (à l'exception bien évidemment des discours essentialistes sur la « nation ») ne sont jamais devenues des marqueurs politiques univoques. – Cf. cette remarque d'une amie du Général Pinochet : « There is no such thing as society. » Mais cela importe peu ici.

effet que ce « commun » ou ce « collectif » corresponde à la même réalité pour les acteurs « séculiers » et les acteurs « réguliers¹³. »

On observera au passage qu'aussi bien Nyckees que Fontanille font référence à Saussure, et notamment au Saussure des *Écrits de linguistique générale*. Une remarque élémentaire s'impose ici. S'il s'agit d'articuler idiolectes individuels et « langue », il ne suffit pas de déclarer que « la langue est tout entière dans la masse » ou qu'elle est immanente à ses usages. Dans le cadre ainsi posé, tout comme pour la notion de « société », de deux choses l'une : soit la langue n'est qu'une intersection d'idiolectes, et dans ce cas elle est dépourvue de réalité en soi (c'est juste un modèle), soit elle est davantage que cette intersection, elle possède des propriétés émergentes, et dans ce cas, il est vain de les chercher chez les individus. Le cadre conceptuel dont Saussure a hérité débouchait donc sur une aporie¹⁴. Comme l'écrit Fontanille, « entre les exécutions individuelles et le système, le pas à franchir est vertigineux, et Saussure doit déjà imaginer une position intermédiaire, le caractère “massif” des exécutions individuelles, qui donne lieu au concept de “masse parlante”. » On ne peut qu'être d'accord, sauf qu'il ne s'agit pas d'une position intermédiaire, mais d'un tour de passe-passe.

Une sortie possible de ce *piège empiriste*, sans renoncer aux principes fondateurs, est néanmoins esquissée par Nyckees lorsqu'il introduit ce qu'il appelle la « compétence en troisième personne », qui repose sur l'idée que la langue de tout sujet parlant enveloppe une représentation de la langue des autres. On peut entendre par là cette quasi-évidence que dès l'instant que j'emploie tel mot ou expression, je formule simultanément et nécessairement des hypothèses sur la compréhension qu'en a mon interlocuteur. – On ne voit pas bien du reste à quoi ressemblerait un locuteur « normal » dépourvu d'une théorie de l'esprit ! – Mais sans doute est-il possible d'en généraliser le principe, en cessant de chercher dans la langue une actualité (qu'on l'imagine objective ou artefactuelle), et en la concevant plutôt comme un horizon nécessaire. Cette perspective retrouverait alors une remarque assez kantienne de Pos, qui rappelle (dans la traduction qu'en donne Flack) que

L'objet indifférencié « langue » n'est jamais « donné », on ne fait que le viser. Il s'agit d'un concept limite, à la fois insaisissable et constitutif. Son contenu reste indéterminé, mais il est néanmoins certain qu'il conditionne ses propres manifestations, qu'on doit l'appréhender comme une condition nécessaire de celles-ci.

Nous reviendrons *in fine* sur cette notion d'horizon.

¹³ Face au scientisme chomskyen, la position « externaliste » d'Auroux – qui pose en substance que la langue n'est pas dans la tête des gens mais dans les outils de sa grammatisation – a fait office de prophylaxie bienvenue, mais elle fait abstraction des acteurs « séculiers » (voire, partiellement, « réguliers » puisque cette perspective privilégie les modèles sur les individus qui les construisent). Le souci est qu'il existe bien chez les sujets parlants une représentation de la langue et du commun, *un horizon de systématité*, dont une perspective externaliste ne peut par définition rendre compte.

¹⁴ Selon la sélection opérée dans l'œuvre, Saussure se prête aux deux lectures antagonistes : la langue comme modèle ou la langue comme intersection d'idiolectes. Il s'agissait là de questions d'époque dont Saussure a simplement hérité : Qu'est-ce que c'est qu'une langue ? Qu'est-ce qu'un signe ou une signification ? S'agissant des signes, il y a d'un côté l'émission lexicographique, et de l'autre l'impression maintenue que c'est « le même mot. » S'agissant des langues, il y a d'un côté le constat de l'émission des dialectes en unités toujours petites, au point que certains néogrammairiens en vinrent à parler d'*Individualsprache*, et, de l'autre, le sentiment de la langue commune. Mais les notions intuitives de mot et de langue se dérobaient à toute définition objective (avec les outils des « acteurs réguliers » dirait Nicolai). Les textes de Saussure publiés à ce jour ne donnent pas le sentiment que cette dualité y ait été dépassée, ni même rigoureusement thématisée.

3. Le locuteur, les acteurs et les individus

3.1. La fin du locuteur

Quelles conclusions tirer de ce qui précède ? La première est assurément qu'il faut se débarrasser du « locuteur ». Est-on pour autant condamné à ce « saut vertigineux », tenté, et raté, par Saussure ? La légende raconte qu'Athéna s'est dérobée aux avances d'Héphaïstos à qui elle doit pourtant l'existence. – Mais cela a bien failli se faire, paraît-il. Y a-t-il quelque part des passerelles entre la forge et l'Olympe ?

Sans nécessairement en détailler les modalités pratiques, certaines contributions suggèrent qu'il est possible d'échapper aux apories générées par la discontinuité entre l'individu et le système. Selon Flack, Pos évite les apories saussuriennes liées à la subjectivité en « pos[ant] d'emblée la question du rapport entre *faits* et *conscience* linguistique ». Selon Nicolai, dès lors que, dans la dynamique sémiotique, « c'est l'*interaction* qui est posée comme la donnée première, laquelle introduira à la fois et simultanément à la conscience de l'individu et de la collectivité », le problème disparaît¹⁵. Ainsi formulées, ces solutions esquissent sans doute davantage un programme qu'elles ne développent une méthodologie pratique, mais, quoi qu'il faille en penser, et penser de ce qui sépare les préoccupations de Flack et de Nicolai, elles présentent un point commun, celui d'évacuer une conception du « locuteur » héritière du cartésianisme – soit le locuteur tel qu'avait pu le concevoir un Benveniste, pour ne rien dire de Chomsky, et, de manière assez générale, tel qu'il s'est peu ou prou normalisé dans la tradition linguistique.

Inspirée de Coseriu et dans une certaine mesure de Baxtin, la notion d'altérité développée par Cislaru est ici voisine de l'interaction chez Nicolai. « L'altérité se manifeste [...] dans l'inhérence de l'Autre dès lors qu'il s'agit de langage et de langues », écrit Cislaru, qui distingue en l'occurrence entre ce qu'elle appelle « l'Autre collectif », défini comme « source de matériel conventionnel, de normes d'usage et autres informations », et l'Autre singulier ou pluriel, en bref « le destinataire » qui, dit-elle, « prend part [...] à ce que Nicolai [...] appelle la dynamique sémiotique ». Le lecteur en conclut qu'à côté d'individus bien concrets (l'Autre singulier ou pluriel), cet Autre « collectif » permet de désigner, dans le langage de l'interaction et des individus, ce qui s'appellerait ailleurs la *langue*. Comme chez Nicolai, l'articulation, au moins programmatique, entre le commun (générique) et le pluriel (distributif) s'opère donc au bénéfice du pluriel. Sur cette question, le lecteur aura aussi observé des convergences conceptuelles avec Nyckees dont l'article précède immédiatement celui de Cislaru, ainsi qu'avec Fontanille. En ce qui concerne Nyckees, la convergence des thématiques d'ensemble est directement perceptible puisqu'à la mention de Coseriu et Baxtin, fait écho chez lui un appel explicite à une conception « polyphonique » de la signification. Elle transparait aussi dans l'affinité entre *l'Autre collectif* (Cislaru) et *la compétence en troisième personne* (Nyckees). Tout comme celles de Nicolai, les thèses de Cislaru et Nyckees esquissent ainsi trois positionnements différents, mais néanmoins voisins, à l'égard d'une triade formée par le sujet parlant, l'autre ou les autres en tant qu'individus concrets, et un actant collectif qui fonctionne essentiellement comme horizon normatif¹⁶. Cette triade ne fait pas appel aux notions usuelles de langue et de locuteur.

On trouve également une problématique apparentée chez Fontanille qui en appelle successivement aux notions d'« actant collectif » (empruntée à Passeron) et d'« actant

¹⁵ Soulignements par les auteurs.

¹⁶ Ajoutons qu'il est tentant, même si c'est une perspective à laquelle Nicolai lui-même ne souscrirait peut-être ou sans doute pas, de chercher d'éventuelles affinités entre cet actant collectif et ses acteurs « réguliers », qui en seraient en quelque sorte des incarnations. Qu'il s'agisse de l'actant collectif et des acteurs réguliers, il est cette fois question de régularisation et de normativité.

impersonnel » (due à Bertrand). Tel qu'il est présenté par Fontanille, l'actant « collectif » résulte d'un compactage d'actants pluriels en une *masse* compacte qui ne différencie pas les individus¹⁷. Il s'agit donc dit l'auteur « de comprendre comment ces actants des énonciations individuelles et cet actant de l'énonciation et de la praxis collectives se distinguent et s'articulent ». On en conclura au passage que les notions « masse » et de « locuteur » (à ne surtout pas confondre donc avec les *acteurs*) appartiennent au même univers conceptuel, mais appréhendé, soit sous l'apparence d'une somme (la masse), soit comme moyenne (le locuteur). Par contraste, l'actant « impersonnel » de Bertrand, qui émerge de l'activité des actants particuliers sous forme d'instance de régulation, s'entrouvre discrètement sur un troisième pôle, à côté des acteurs individuels et du tandem {masse-locuteur}. Quoi qu'il en soit, Fontanille privilégie lui aussi le pluriel sur le massif, en choisissant, dit-il, de substituer à la « masse » une « typologie des collectifs disponibles », ajoutant qu'« il n'y aurait en effet guère d'avenir pour une théorie de la praxis énonciative qui postulerait une uniformité, voire une iniformité de l'actant qui en est responsable. »

Si la pauvreté conceptuelle et heuristique des notions de masse parlante et de locuteur apparaît donc évidente à la lecture de ces différents articles, on voit simultanément à quel point il est difficile d'échapper, autrement que sous forme programmatique, au triangle notionnel {singulier : « un » vs. pluriel : « quelques-uns », « plusieurs », « beaucoup », « tous » vs. générique : « tout », « l'Un »¹⁸}. Les technologies conceptuelles disponibles (en l'occurrence les méréologies) semblent insuffisantes ou insuffisamment utilisées¹⁹. Il faut toutefois prendre aussi en compte un autre facteur, culturel celui-là. Cette triade est pour nous naturelle et le caractère non réductible du pluriel impose d'éliminer le « locuteur » au titre d'artefact sans véritable valeur heuristique. Mais cette conclusion de simple bon sens – *il faut éliminer le « locuteur »* – peut être étendue au-delà et indépendamment de cette triade canonique, ainsi qu'on peut le voir en lisant d'autres contributions au présent volume. En ce qui concerne le récit de don Fernando rapporté par Léonard, nous avons affaire à un « locuteur » concret et au récit d'un événement qui s'est effectivement produit quelque part dans l'espace-temps, en bref à « un » récit raconté par « une » personne : selon toute apparence une sordide histoire de vol de bétail, probablement accompagnée d'un meurtre. Mais, ainsi que le montrent à l'évidence les indices lexicaux glosés par Léonard, sur ce récit singulier, sur cette *histoire proche*, s'enchevêtrent plusieurs autres récits d'ordres divers : celui de l'arrivée des colons blancs, celui des relations entre groupes de différentes régions, pour ne rien dire d'éléments mythiques. À ces autres récits, le récit singulier fournit un espace ou une structure d'accueil. Du point de vue cognitif, faut-il y voir une méthode culturalisée de stockage, de technologie mémorielle, dans un univers sans écriture ? C'est bien possible. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : des feuillets narratifs restent collés les uns aux autres, contrairement à ce que nous attendons des acteurs « réguliers »²⁰. Une histoire, celle qui est très probablement expérimentalement la plus proche, en porte d'autres. Nous constatons donc qu'en l'occurrence ni le « locuteur », ni son

¹⁷ Le vocabulaire de Passeron y ajoute un effet involontaire : quand un linguiste entend le mot *massif*, il lui associe automatiquement son antonyme *comptable*. On voit à quel point ce modèle conceptuel, ou cet imaginaire, tend à structurer notre représentation de la quantité.

¹⁸ Cette formulation un peu approximative pour rappeler qu'« UN » n'a pas toujours été considéré comme un nombre dans l'histoire des mathématiques. Son introduction en arithmétique a donc fait apparaître une dissociation entre deux « UN », volontiers commentée par les philosophes, notamment le Husserl de la *Philosophie de l'arithmétique*. C'est probablement sur un clivage similaire que repose dans les langues la différence entre nombre « interne » (dont le duel est l'exemple le plus connu) et nombre « externe » (*scil.* notre pluriel). Articuler cette problématique sur les questions abordées dans les présents paragraphes, et sur le récit de don Fernando que nous allons aborder dans un instant, exigerait des développements détaillés impossibles ici.

¹⁹ Parallèlement aux technologies conceptuelles, les technologies matérielles (l'ordinateur) méritent quelque attention, et j'y reviendrai plus bas.

²⁰ C'est moi qui les dissocie, à la suite de Léonard !

récit, n'obéissent à la dialectique ordinaire – européenne diront donc certains – du général et du particulier, puisque don Fernando et son récit sont donc *en même temps* des singuliers et des collectifs. Voilà qui nous emmène encore bien plus loin des spéculations monadistes de Benveniste que la triade précédente. Cela méritait d'être souligné²¹.

Précisons par ailleurs que don Fernando ne raconte pas *plusieurs* histoires. En toute rigueur, nous devrions donc considérer qu'il ne pratique pas davantage le pluriel que le générique²². Il en raconte une seule, dans laquelle le linguiste et/ou l'anthropologue repèrent les *membra disjecta* d'autres histoires. Pourquoi justement cette histoire-là ? se demandera-t-on. – Sans doute, comme on l'a suggéré, parce que c'est la plus proche, parce que c'est une histoire du quotidien immédiat. Rappelons, de manière plus générale, que l'idée que tout commence toujours par le singulier est également un axiome de l'empirisme, dont la version prototypique pourrait facilement être illustrée par une remarque de Nyckees :

[...] pour un locuteur, appeler *chien* un aspect de l'expérience (ou l'entendre appeler ainsi), c'est présenter cet aspect de l'expérience (ou l'entendre présenter) comme reconductible à la même classe ou au même type que l'ensemble des occurrences qui, d'après ses souvenirs, ont été antérieurement qualifiées de *chien* dans des conditions analogues.

Dans son texte fondateur de la pensée pragmatique, Wegener (1885) évoque quant à lui « sa » représentation du mot *sorcière*, qui reste associée pour lui à une illustration d'un conte de Grimm de son enfance.

Le modèle d'une sorcière était une sorcière déterminée [...] Ainsi l'image commune conserve-t-elle bel et bien toujours le caractère d'une image perceptive individuelle, il y a juste que cette forme a pour propriété d'habiller une pluralité d'êtres individuels. Ce n'est pas à des groupes sans forme, mais à des images idéales pourvues de formes stables, que nous avons attaché les caractéristiques générales (1885 : 172).

Pour Wegener, qui récuse l'idée même de signification générique, il n'existe que des séquences d'occurrences issues d'expériences individuelles, dont la normalisation produit un effet paradigmatique inévitablement approximatif. Une position que ne désavouerait sans doute pas Nyckees. Ajoutons que Nyckees (et Wegener !) rejoignent incidemment par ce chemin celui, intrinsèquement différent, emprunté par don Fernando, puisque, dans une configuration comme dans l'autre, *c'est le singulier qui conduit au commun*. Par la pluralité « externe » chez Nyckees, par la pluralité « interne » chez don Fernando²³.

²¹ Les sémioticiens de l'école dite de Tartu, autour de I. Lotman, voyaient dans l'assimilation d'objets nombreux à un seul objet, *sans différenciation des niveaux logiques*, une caractéristique du discours mythique. (Exemple : « le monde est un cheval ».) Le phénomène analysé ici y fait songer, tout en étant un peu différent. On pourrait en revanche le formuler par analogie à la théorie tarskienne des modèles, puisqu'une structure narrative unique (une « théorie » chez Tarski) accepte ici plusieurs interprétations valides (plusieurs « modèles » en langage tarskien). En somme une façon élégante d'échapper au piège empiriste.

²² Une précision : cela signifie simplement que, dans un récit de ce genre, la triade canonique ne permet pas de définir de manière satisfaisante la relation au commun construite par l'acteur « séculier ». Inutile de préciser que de là à lui appliquer la pseudo thèse dite de Sapir-Whorf, la distance est grande.

²³ Sur interne/externe, cf. ci-dessus note 18. En langage de l'École, on dirait qu'au grand dam d'Aristote, c'est l'accident qui fait accéder à la substance. Et ici encore un retour aux sources allemandes de la sémiotique serait sans doute utile, car ce mécanisme avait fait l'objet de fines analyses au début du siècle dernier, notamment par Gomperz (1908 : 278), ensuite reprises et développées par Bühler (1934 : 41 ; 2009 : 125). Les deux auteurs les illustrent par le paradoxe de l'acteur dont les « accidents » (son corps et sa physiologie) sont inhérents et nécessaires à la substance qu'ils médiatisent (le personnage qu'il représente). L'acteur y gagne une fonction quasi christique ; tout comme don Fernando et son récit, lequel don Fernando endosse du reste bel et bien un rôle au sens de Goffman...

3.2. Des individus

En lieu et place du « locuteur », une majorité des contributions substitue donc, ou propose de substituer, des individus concrets et actifs. D'où cette question, formulée sous des modalités variables : que font et que perçoivent ces individus ? De quelle forme de réflexivité font-ils preuve au regard de celle de l'observateur académique extérieur ?

Dans le rôle d'acteur séculier [écrit Nicolai], ils développent leur activité communicationnelle sans distanciation métalinguistique ou épilinguistique conscientisée ; dans le rôle d'acteur régulier, ils introduisent des attitudes réflexives, des comportements et/ou des discours distanciés par rapport aux pratiques qu'ils actualisent, aux systèmes et représentations qu'ils s'emploient à objectiver dans le même temps qu'ils les produisent, car ils sont toujours – *et dans le même temps* – des acteurs séculiers.

Comme on peut le voir par cette citation, la distinction nicolaïenne entre acteurs « séculiers » et « réguliers » ne correspond qu'en apparence à celle prisee jadis par Culioli entre plans épi- et métalinguistique, et évoque davantage, du moins ici, une distinction entre visée mondaine et visée réflexive. Comme Nicolai consacre une partie de son article à une comparaison entre ses propres thèses et celles de Garfinkel, rappelons rapidement pour mémoire quelques caractéristiques marquantes de l'ethnométhodologie²⁴.

La plus médiatisée dans la littérature est sans nul doute une inversion revendiquée des fondements de la sociologie de type durkheimien : il y est question des sujets et non des structures. À l'opposé du cliché du « cultural dope », l'ethnométhodologie se propose donc de rendre visible la compétence ordinaire d'acteurs ordinaires dans la vie ordinaire. Des acteurs qui produisent simultanément des comportements et leur signification, qui sont des *membres* d'un groupe déterminé et qui, comme le souligne Nicolai, négocient en permanence *ce qui va de soi*, c'est-à-dire qui est immédiatement intelligible mais n'est pas thématique et relève d'un mode de conscience que la phénoménologie qualifierait de non thématique. Garfinkel en conclut à la nécessité de renoncer à la sociologie des structures, dont les méthodes d'objectivation ne lui apparaissent ni nécessaires, ni utiles, ni même opératoires, pour rendre compte de l'*accountability* des comportements ordinaires. Cela étant, du point de vue historique, même chez les sociologues de son temps, et *a fortiori* au-delà du champ de la seule sociologie, Garfinkel n'était pas un cas isolé. Il se réfère du reste explicitement aux thèses de Schütz qui avait lui aussi souligné les limites des méthodes objectivistes pour comprendre la rationalité des agents²⁵, et à sa manière, la démarche ethnométhodologique croisait entre autres une problématique chère aux réflexions herméneutiques issues de Schleiermacher²⁶. Sans entrer dans le détail ni chercher à effacer la diversité des problématiques et des objets d'étude, nous pouvons en conclure à l'existence d'un faisceau de démarches qui, sur la base d'un intérêt pour des formes immanentes de rationalité, se sont efforcées de développer des contrepoints aux approches « par l'extérieur ». Sauf localement (dans la tradition herméneutique par exemple),

²⁴ Plusieurs des points qui suivent ont déjà été présentés en préambule, et je m'efforce simplement ici de les recontextualiser. J'y ajoute une précision, dont les spécialistes du domaine m'en pardonnent la banalité. Interroger les divers modes d'articulation entre les individus et les structures collectives est définitoire de la sociologie, et les approches inspirées par l'ethnométhodologie sont en conséquence parfois présentées comme alternatives, voire antagonistes, à cette dernière. C'était sans doute ou peut-être vrai, à l'époque de Garfinkel, d'une sociologie de type durkheimien, mais ce n'est absolument pas le cas, par exemple en France, des travaux de B. Latour ou M. Callon, ni de la microsociologie d'un J.-Cl. Kaufmann. Comme Nicolai mentionne E. Goffman, je me contenterai de revenir rapidement plus loin, parmi d'autres noms qui eussent été possibles, sur les similitudes entre les orientations de Goffman et la thématique de ce numéro de *Signifiances*.

²⁵ Cf. Schütz (1943).

²⁶ Je songe ici à l'*Hineinverschmelzung*, à l'immersion compréhensive, une notion présente aussi bien dans la tradition herméneutique que chez les ethnologues.

les alternatives méthodologiques qui en ont résulté n'ont cependant jamais donné naissance à un paradigme scientifique unifié.

Il est en tout cas possible de contextualiser dans ce cadre historique *général*, non seulement le propos de Nicolăi, mais plusieurs autres contributions, soit, pour dire les choses rapidement, au motif d'un intérêt affiché pour des formes immanentes et incarnées d'intelligence et leur positionnement vis-à-vis du savoir savant. Des questionnements de ce type pouvaient d'autant plus facilement émerger que la dualité entre le vécu du ou des individus et le savoir objectivé est un vieux topos tant philosophique que sociologique. Flack cite par exemple la thèse de Pos (1922) qui affiche :

l'ambition de repenser l'opposition traditionnelle entre le vécu du sujet (parlant ou transcendantal) d'une part, les formes objectivées du langage ou du sens telles qu'elles sont décrites par la linguistique et la sémiotique, d'autre part – et d'articuler ainsi une théorie généralisée de l'institution du sens.

Pos ne rejette pas l'opposition canonique entre deux modes de connaissance, souligne Flack, mais à la différence des néokantiens, il ne l'envisage pas comme une discontinuité absolue²⁷. « Le linguiste est linguiste grâce au fait qu'il est un sujet parlant et non pas malgré ce fait », écrit Pos, qui demande si « la connaissance linguistique est indépendante par rapport à la connaissance prélinguistique », et considère l'articulation de ces deux modes de connaissance comme un enjeu épistémologique majeur.

Il était normal et attendu que l'argumentaire soumis aux contributeurs produise un effet d'élicitation : en choisissant, de manière un peu polémique, de parler d'*individus*, ce dernier invitait explicitement à leur donner une épaisseur concrète, à eux-mêmes ainsi qu'à leur activité. Il n'empêche. Force est de constater que des questionnements assez analogues ont de fait émergé dans des champs disciplinaires hétérogènes, et parfois dépourvus de toute affiliation.

Analysant dans une perspective sociolinguistique ouvertement interventionniste, les « contradictions entre le niveau métalinguistique et les pratiques langagières, Avilés montre par exemple comment se construit une conscience métalinguistique à partir du terrain chez des sujets parlant une langue minorée. Évoquer les « expériences langagières » des sujets, soit les représentations que ces derniers se font d'eux-mêmes, de leur langue et de sa pratique, conduit ici à des analyses sensiblement différentes de la distinction usuelle entre niveaux épi- et métalinguistique, et aussi plus riches. L'enquête fait par ailleurs apparaître les principales caractéristiques, peu ou prou attendues, de ce rapport des individus à leur langue et leur culture. Elles concernent, d'une part, les supports spécifiques qui médiatisent la réflexivité « séculière », en l'occurrence des récits et non des grammaires²⁸. Elles se signalent, d'autre part et plus généralement, par l'ancrage dans le vécu personnel²⁹ et les pratiques sociales, avec ce que cela entraîne de valeurs emblématiques et voire identitaires. Avilés précise que le travail ainsi mené sur les langues *avec* les locuteurs ne se veut donc pas « une étude de nature purement linguistique, centrée sur les *expériences langagières* et le *métalangage* ». Cette orientation anthropologique et interventionniste la distingue sur ce point d'une perspective plus épistémique telle qu'on peut le rencontrer chez Pos. On observera néanmoins que l'ambition

²⁷ Cette dualité avait été notamment thématiquée par Heinrich Rickert, un représentant majeur du néokantisme, qui fut le directeur de thèse de Pos.

²⁸ La place centrale du récit dans la structuration de la réflexivité langagière et culturelle, qui apparaît également dans l'enquête de Léonard, est bien connue, et elle s'étend bien au-delà des sociétés sans écriture. Du point de vue anthropologique, le développement d'une réflexivité *exclusivement* langagière et l'exfoliation d'un discours grammatical autonome qui en a résulté font plutôt figure d'hapax. Quant à la « linguistique pure », elle ressemble quant à elle au mouvement perpétuel : son existence est théorique. (Cf. Samain, 2018b).

²⁹ Avilés évoque même la charge quasi proustienne du recours au nahuatl.

est bien de définir les conditions d'une articulation entre l'activité subjective des acteurs et « l'espace scolaire formel », c'est-à-dire les formes objectivées du savoir.

L'article de Cislaru, qui a le mérite d'aborder, comme celui d'Avilés, des situations concrètes de production, introduit un couple à première vue très différent. Son analyse du texte d'un élève montre en particulier que le changement de registre énonciatif (narratif *vs.* prescriptif) y est corrélé à des modifications dans la production scripturale elle-même, s'agissant notamment de la longueur des jets textuels et de leur plus ou moins grande fluence. Cislaru y voit l'indice de l'apparition d'un discours hexogène plus stéréotypé. Le récit, dit-elle,

se mue en discours prescriptif avec des séquences déontiques (*faut*) et un énoncé de vérité générale attribué à une instance énonciative collective (*on dis*). Si le récit relate une expérience personnelle réelle ou fictive, le discours prescriptif est ici celui de l'Autre.

Quelques remarques sont ici utiles. Premièrement, nonobstant sa compréhension toute relative de la consigne, le scripteur n'est pas, loin s'en faut, dépourvu de compétences sociales. Il montre au contraire qu'il a intériorisé (sans doute inconsciemment, en acteur « séculier », mais peu importe) des *rôles*, des *habitus* langagiers³⁰. Deuxièmement et surtout, Cislaru ne conçoit cependant pas cette dualité du « Soi » et de « l'Autre » comme une pure opposition. « L'Autre collectif apparaît, dit-elle, comme dépositaire de ressources textuelles », un répertoire d'*automatismes* certes, mais qui « font partie des éléments partagés au sein d'une communauté langagière contribuant à la mise en place d'un terrain commun, dont les normes font également partie ».

En bref, l'exemple analysé illustre ici la façon dont un *individu*, en l'occurrence un élève, métabolise des normes incarnées par le discours de l'Autre ou des autres, et tout cela débouche sur une perspective générale qui n'est pas très éloignée d'une polyphonie de type baxtinien. Mais ce n'est pas tout. Les tropismes antagonistes (assimilation/dissimilation) entre le sujet individuel et l'autre collectif (instancié morphologiquement ici par le couple JE/ON) témoignent probablement de mécanismes voisins de ceux analysés par Léonard et Avilés. Le lecteur aura en effet observé qu'il est question dans chaque cas de *récits*, lesquels assurent la médiation entre expérience personnelle, voire intime, et expérience collective. Qu'il s'agisse de leur sujet d'énonciation ou de leur niveau de généralité, on observe en outre qu'il s'agit de *récits intermédiaires – typiques* si on veut –, c'est-à-dire ni strictement singuliers, ni purement généraux³¹. La conséquence est que des oppositions traditionnellement considérées comme canoniques – JE *vs.* IL, ou JE *vs.* TU – s'effacent derrière une « personne » plus syncrétique³². Comme il faut bien utiliser ce que la langue propose, les actants apparaissent morphologiquement dans les récits sous la forme de JE ou de IL, mais ce sont des JE ou des IL peu spécifiques, qui correspondent somme toute assez bien à ce qui peut aussi se dire ON en français. Depuis Heidegger, ON³³ a mauvaise réputation et c'est un peu dommage car ce que le récit de don Fernando est à l'égard des histoires, ON l'est à l'égard des personnes. Il est accueillant. Inutile de préciser qu'on ne saurait en aucun cas confondre un tel ON (JE-IL) avec l'ectoplasme baptisé « locuteur ». Ce ON, cette « personne », n'est pas « idéale », et elle ne

³⁰ Rien n'interdit du reste de supposer que le scripteur a d'endossé un *rôle* peu ou prou convenu dans *les deux fragments* de son texte, celui du spectateur en première partie, et du prescripteur ensuite. Les enfants apprennent très vite à faire cela, et il y aurait là matière à réflexion didactique.

³¹ Le moins qu'on puisse dire est que la « *baston en cours de récréation* » entre *typiquement* dans cette catégorie. Je reviendrai *in fine* sur la stéréotypie dont témoignent ces récits.

³² Suggestion d'uchronie : une histoire de la grammaire occidentale sans les Grecs. Donc : pas de citoyens et de « barbares », pas de *dialogues* sur l'Agora. À partir de là, imaginons l'histoire de la catégorie des pronoms. J'ai le sentiment qu'elle eût été différente. De quoi peut-être interroger la supposée naturalité des « personnes » telles que nous les concevons.

³³ *Das Man* chez Heidegger, littéralement, « le On » (Heidegger, 1927).

résulte pas davantage d'une moyenne arithmétique extraite de la « masse ». Elle se manifeste dans des histoires singulières, elle correspond assez bien, selon toute apparence, à ce que Nicolai appelle un acteur séculier.

3.3. Normes, réflexivité et positionnement

Il ressort de ce qui précède que le rapport à la norme ou aux normes n'est pas de pure extériorité, mais, passé ce constat général, ce rapport reste malaisé à définir. Alors même que le statut des normes peut rétrospectivement compter au nombre des thématiques transversales aux différents textes de ce volume (au même titre que la critique du « locuteur »), cette thématique ne fait pas apparaître distinctement d'orientation générale et sans doute faut-il y voir l'indice d'une difficulté perçue, mais non résolue, à déterminer le rapport particulier de l'individu (personne JE ou personne ON) aux normes d'une part, et la forme particulière de réflexivité qui lui est associée d'autre part. En résumant sommairement les choses, voici ce qui en résulte.

Nous pouvons commencer par une conclusion quasiment triviale : donner existence aux *individus* en lieu et place du « locuteur » modifie simultanément la conception qu'on peut se faire d'une langue. Avec la disparition du « locuteur », la langue cesse en effet d'être un système hors sol (logique, cognitif, ou tout ce qu'on voudra), et devient un système instable d'interactions concrètes. Ce point est évoqué dans plusieurs articles. Quel est le rôle de la norme dans ces conditions ? Cislaru se réfère à Coseriu qui, conscient de l'insuffisance conceptuelle et heuristique de l'opposition langue/parole, l'avait complété par la notion de norme, en regroupant sous cette étiquette des conventions de statut intermédiaire entre langue et parole. Nicolai cite quant à lui un passage très connu de Garfinkel, de tonalité assez différente :

For the conduct of their everyday affairs, persons take for granted that what is said will be made out according to methods that the parties use to make out what they are saying for its clear, consistent, coherent, understandable, or planful character, *i.e.*, as subject to some rule's jurisdiction – in a word, as rational. To see the “sense” of what is said is to accord to what was said its character “as a rule”.

Nous pouvons en conclure que la perspective ethnométhodologique n'établit pas, quant à elle, de distinction entre le système (soit la *langue* chez Coseriu) et les normes. Les normes (*rule* dans la citation ci-dessus) sont *ce qui va de soi*, qui est reconnu (de façon *non théorique*) comme tel, et qui constitue la trame même de toute signification. Prise sous cet angle, la conformité à des normes, non seulement ne se réduit pas à un quelconque conformisme, mais elle est la condition nécessaire pour qu'un acte quel qu'il soit, langagier ou autre, puisse avoir un sens. La dernière phrase de cette citation nous dit donc littéralement qu'appréhender le sens de ce qui est dit *implique de* et simultanément *revient à* considérer que ce qui a été dit l'a été selon les règles ordinaires. Wittgenstein n'est pas loin³⁴ ! Si on transposait ces réflexions dans la terminologie ordinaire des linguistes, nous pourrions dire que nous avons donc affaire à deux conceptions différentes de la norme. D'un côté, celle de Coseriu qui postule en substance l'existence de deux niveaux de codage, un code fort, strictement contraignant et en grande partie inconscient, celui de *langue*, et un code faible, constitué de prescriptions implicites, celui des normes. De l'autre, la réponse de Garfinkel, qui n'en reconnaît qu'un seul, en neutralisant au profit de la seconde la distinction entre langue et norme.

³⁴ Mais voir aussi Pos, qui, comme d'autres à l'époque, file une métaphore monétaire : « Lors de chaque nouvel acte langagier, l'individu se comporte en prenant position à l'égard d'expressions sémantiques “qui ont cours [sur le marché]”, sinon la compréhension serait impossible. Pour que l'autre puisse comprendre, il nous faut parler de telle ou telle façon : n'est en soi exprimable que ce qui est exprimable par des expressions “qui ont cours” (Pos, 1922 : 38). On observera que Pos n'évoque pas simplement la nécessité de recourir à une monnaie « qui a cours », mais qu'il considère que la validité de cette monnaie est à chaque fois contrôlée.

Le statut des codes – entre norme et système donc – est une question récurrente en sociologie, et apparemment non résolue. Parmi les nombreux auteurs qui ont contribué à la sociologie de l'interaction et à la microsociologie, il suffit de rappeler au passage le cas d'Erving Goffman. Selon ce dernier, les interactions se déroulent dans des cadres au sein desquels les acteurs sont censés jouer le rôle qu'on attend d'eux, car les règles sociales « vont de soi », elles sont connues sans être explicitées. La position de Goffman est emblématique de la tentative d'échapper à l'alternative entre interactionnisme et structuralisme. En effet Goffman ne voit pas dans ces cadres des structures rigides dont les sujets seraient prisonniers, mais estime que ces cadres définissent des *normes*, toujours susceptibles d'être enfreintes, ce qui a généralement pour effet de les rendre conscientes. De même, au cours d'une interaction, les rôles ne sont jamais définitifs, ni même stables, et il est toujours possible d'en changer³⁵. Ces deux possibilités, celle d'enfreindre la norme et celle de changer de rôle, comptent au nombre des caractéristiques qui témoignent de la capacité réflexive (non théorique) dont disposent les acteurs³⁶. L'une des dernières publications de Goffman prend alors toute sa résonance au regard d'une thématique qui traverse, explicitement ou plus discrètement, nombre d'articles de ce numéro de *Signifiances* :

On ne peut pas passer par agrégation ou extrapolation d'une classe particulière d'interaction à des configurations de type macrosociologique. Et cela, je considère que c'est le principe durkheimien de base. Donc le problème de base reste de trouver une connexion entre l'ordre macro et des occasions d'interaction de face-à-face. (Goffman 1983 : 201 ; cité par Céfaï & Gardella, 2012 : 260.)

Libre à chacun d'y voir l'aveu à demi voilé d'un échec ou l'esquisse d'un programme pour les générations suivantes. On en retiendra qu'en sociologie la question de l'articulation du singulier au commun reste pendante, et que, comme d'autres, Goffman lui a cherché une réponse du côté de la notion de *norme*. Le problème ne semble pas se poser dans des termes substantiellement différents pour les sciences du langage. Nous pouvons maintenant refermer cette parenthèse. Retenons-en que substituer la norme à la *langue* change bien des choses, car les normes ne sont par définition jamais en deçà de toute conscience, elles font *a minima* l'objet d'une conscience non théorique³⁷. Elles sont incontournables, puisque les ignorer revient à renoncer à toute communication possible, mais elles sont aussi en permanence négociées par les acteurs. – Une constante renégociation que Nicolai, mais tout autant Fontanille et Nyckees, évoquent dans leurs domaines respectifs. Qu'on y souscrive ou non, le mérite des analyses de Garfinkel fut donc de proposer un regard original sur les normes et la réflexivité qui les accompagne, deux notions qui, comme on vient de le voir, font figure dans le présent volume de nœud théorique tout à la fois central et partiellement dénoué. Nicolai oppose ainsi à la transitivité sémiotique de l'usage ordinaire l'opacité des signes pris comme objets du métalangage :

[...] s'il est normal que les outils développés aient, a priori, vocation à être transparents pour leur usage ordinaire (ils vont de soi), lorsqu'ils sont réflexivement saisis ils deviennent naturellement opaques, condition nécessaire pour leur saisie en tant qu'objets.

Mais il s'attache par ailleurs, ici et dans d'autres publications, à dégager des formes de réflexivités inhérentes au comportement des acteurs « séculiers ».

Cela étant, que font ces acteurs ? [...] ils sont non seulement les acteurs de la pièce jouée dans toutes ses dimensions, mais [...] aussi les évaluateurs et les metteurs en scène.

³⁵ C'est le principe du *footing* auquel Nicolai se réfère.

³⁶ Ou de leur capacité à « métacommuniquer » si on utilise la terminologie de Bateson.

³⁷ Indépendamment de sa dimension politique ou sociale, c'est ce qui motive le rejet par Garfinkel du cliché sociologique de « l'idiot culturel. »

Et il ajoute que « plusieurs modalités interdépendantes se croisent dans cette dynamique », en mentionnant le « feuilletage », la « théâtralisation », etc., ce qui revient à retrouver des phénomènes bien documentés dans la littérature sociolinguistique³⁸. La thèse sous-jacente, partagée par d'autres contributeurs au volume, est donc que l'acte langagier s'accompagne d'un positionnement au moins implicite et parfois explicite par rapport à des normes et, par voie de conséquence, d'une forme « séculière » de réflexivité. Selon Fontanille,

tout acte soumis à une ostension réflexive est interprété en relation avec un type d'usage, d'habitude ou de norme [...] Plus spécifiquement, tout acte d'énonciation ostensif renvoie à la fois à une praxis collective, et à une parole actuelle, qui affiche (c'est l'acte d'ostension) sa relation (de conformité ou de non-conformité) avec la praxis collective.

Fontanille s'intéresse ici plus particulièrement aux fonctions emblématiques de certains comportements langagiers. Si toutefois, comme le suggèrent, chacun à sa manière, Pos et Garfinkel, aucune énonciation n'échappe à la nécessité de se positionner par rapport à des normes, grammaticales, sociales, etc., alors il s'agit de savoir dans quelle mesure ce qui vaut par définition pour les actes ostensifs peut être généralisé. La conception traditionnelle de ce positionnement mériterait peut-être en outre d'être réexaminée.

En présentant les choses sommairement, ce positionnement est en effet ordinairement évalué selon trois grands critères : les marqueurs socio-culturels, la distinction entre langue centrale et langues minorées (qu'elles appartiennent ou non au même espace dialectal que la langue centrale), et enfin la distinction entre langue maternelle et langue seconde. Dans chacun de ces cas, le positionnement est défini (et éventuellement mis en scène) en fonction d'un écart par rapport à un référentiel supposé. Or plusieurs des contributions conduisent à penser que, sur le terrain des *faits empiriques*, la réalité apparaît bien plus complexe, et c'est notamment ce qui ressort aussi bien des enquêtes de Léonard et d'Avilés que des analyses de Cislaru. Ce que suggèrent par ailleurs les emplois de *very New-York* est l'existence, dans l'activité langagière ordinaire, d'objets qualifiés de « sémiotico-référentiels » par Frazer-McKee & Courbon, accompagnés d'attitudes réflexives, générant des régularités tendancielle, mais néanmoins dépourvues de saillance emblématique du type ci-dessus. Si rien n'assure que ces différents mécanismes puissent être intégrés dans un tableau cohérent, ils invitent du moins à considérer le *positionnement* comme un fait cognitif très général qui, non seulement (cela va de soi) couvre bien davantage que ce qui a nourri quelque temps les ratiocinations linguistiques sur « l'acceptabilité », mais qui excède aussi la plupart des analyses sociolinguistiques, bien plus riches, qui en ont été faites.

4. Des heuristiques

Ceci nous ramène à notre point de départ, c'est-à-dire à la résistance rugueuse de l'empiricité. En abandonnant les stéréotypes d'usage (« le locuteur », « la langue », à quoi rien n'empêche d'ajouter « l'acceptabilité » et d'autres marronniers pour linguistes), les contributions à ce volume de *Signifiances* auront donc illustré l'extrême diversité de relations des individus à ce qu'on se bornera finalement à appeler le « commun » – leurs relations au commun, c'est-à-dire aux autres individus et aux normes langagières et sociales. Comme on vient encore de le voir, l'exposé de ces relations complexes des individus au commun peut faire rétrospectivement office de guide de lecture pour l'ensemble des contributions. Ces relations ont toutefois deux facettes, mêlées mais distinctes. Il s'agissait en effet de chercher à décrire, d'une part, comment les acteurs opèrent ou non cette articulation, mais aussi, d'autre part, d'observer si et comment cette dualité se réplique en quelque sorte dans le travail de description lui-même, car les objets

³⁸ Cf. parmi les auteurs mentionnés : Rampton ou Goffman.

construits par le linguiste sont naturellement très différents selon qu'il s'intéresse aux langues et aux dialectes, ou qu'il écoute les individus qui parlent. Comme l'illustre de manière lucide et exemplaire, l'article de Léonard, le passage des isoglosses au récit semble même ne pouvoir s'opérer que par un saut théorique, voire, dans la présentation de l'enquête, qu'au prix d'une discontinuité narrative assumée. L'illustration vaut pour le coup démonstration que cette dualité est donc tout à la fois celle des objets et celle des méthodes, qu'elle détermine une ontologie et des heuristiques. Les articles du volume ont dans leur majorité privilégié des perspectives ontologiques. On achèvera donc ces remarques en y ajoutant en contrepoint deux perspectives plus heuristiques qui ont affleuré dans les articles qui précèdent.

L'une d'entre elles est technologique. L'enquête de Léonard, et dans une moindre mesure les travaux Avilés et de Cislaru, illustrent la difficulté bien connue en travail de terrain d'articuler les données quantitatives et l'analyse idiographique (étant entendu que l'une et l'autre fournissent des informations également précieuses pour le chercheur). – La citation de Goffman ci-dessus montre du reste à quel point cette difficulté est structurante pour les sociologues. Dans ce contexte, quelles perspectives pourraient ouvrir des méthodes statistiques, telles que celles illustrées dans le travail de Frazer-McKee & Courbon ? *A minima*, elles offrent l'opportunité de se débarrasser du « locuteur » sans renoncer aux méthodes quantitatives. Alors que la notion de « locuteur » est condamnée à ne désigner qu'un ectoplasme ou le résultat grossier d'une moyenne arithmétique, dépourvu de valeur heuristique, une série de variables hétérogènes et discrétisées $\{qx_1, qx_2...qx_n\}$, hiérarchisées par des méthodes de régression, peuvent quant à elles conduire à une *simulation* plus réaliste de l'émission socio-psychologique réel des individus. À la différence aussi de la sociolinguistique, qui a souvent tendu à privilégier des faits typiques ou normatifs au sein de groupes circonscrits, ces méthodes, fussent-elles appliquées à des données similaires, permettent de faire apparaître des configurations plus fines. En d'autres termes, à défaut de chercher à atteindre des individus de chair et d'os (l'horizon des idiographies), elles permettent du moins d'obtenir des graphes de leurs caractéristiques et de leur distribution³⁹.

La seconde heuristique est cognitive et elle a pour particularité de valoir à la fois pour l'individu et pour le linguiste. Elle transparaît dans les notions d'*horizon* et d'*attracteur*. La notion d'*attracteur* est incidemment mentionnée par Fontanille :

La masse sémiotisante est sans forme (personnelle) mais pas sans force (d'attraction).
L'absence de personne devient ainsi un attracteur : une présence à présentifier, à remplir, à actualiser par des projections émanant des actants individuels. L'actant collectif doit *se présenter* pour exister et attirer.

Au prix d'un léger gauchissement, cette notion d'*attracteur* peut être généralisée. On peut alors considérer que le commun, ou le général, exercent une fonction d'attraction ; ou encore que la structure se constitue comme un horizon d'organisation, avec des rôles personnels, des fonctions, etc.⁴⁰ Dans ces conditions, si par exemple le rôle (au sens de Goffman) préexiste à l'individu, c'est seulement en tant qu'*horizon de stéréotypie*⁴¹. Il est possible de relier cette

³⁹ Rien que de très banal dans tout cela : c'est ce qui se pratique depuis longtemps dans bien des domaines, qui vont du marketing à l'épidémiologie, en passant par la géographie urbaine...

⁴⁰ Dans des travaux consacrés notamment à l'émergence des terminologies, j'ai pour ma part introduit la notion d'*attracteur formulaire*, pour mettre en évidence le rôle quasi gestaltiste joué par certaines « bonnes formes terminologiques ». Ces attracteurs opèrent tant sur le plan sémantique que lexical et génèrent de la structure. Pour une illustration : Samain (2019b).

⁴¹ Un exemple devenu quasi scolaire de *footing* goffmannien concerne une interaction entre Nixon et une journaliste en pantalon, au cours de laquelle Nixon avait tenté de remplacer le cadre professionnel normalement attendu par un cadre genré. Nixon passait à l'époque pour le pire président de l'histoire moderne des États-Unis (Ce record a été plusieurs fois battu par la suite, mais cela ne nous importe pas ici). Retenons-en qu'il s'agit donc d'un cas de stéréotypisation extrême, d'attraction gestaltiste exercée par certaines formes, choisies précisément

conception prudente des faits de structure à d'autres remarques, incidentes ou non, formulées par les contributeurs de ce volume. À la lecture de l'article de Nyckees, on a par exemple qu'il y est bien question de la *langue*, si ce n'est que l'auteur n'envisage pas cette dernière comme une réalité, mais dit-il,

plutôt comme l'agrégation imaginaire de tous les usages susceptibles d'être produits dans une communauté où une certaine intercompréhension est assurée, et donc comme l'horizon projectif de toute acquisition linguistique [...]

On y ajoutera alors la citation par Avilés d'un passage étonnant de Schuchardt – étonnant lorsqu'on sait l'opposition absolue du père de la créolistique à la notion de langue telle que l'avaient conçue les néogrammairiens et leurs successeurs structuralistes⁴². Voici ce qu'écrit Schuchardt :

Nous tous, même les adversaires les plus obstinés d'une réification de la langue, avons l'habitude de parler des processus langagiers comme s'ils se déroulaient dans la langue de façon autonome, et non pas plutôt chez les locuteurs [...] je considère toute la vie langagière sous un jour social.

Schuchardt semble donc nous dire que nous avons beau savoir que les langues, à proprement parler, n'existent pas (ou qu'elles n'existent que dans les technologies qui les grammatisent), il reste qu'*a minima*, elles sont automatiquement créées, comme structures, par le travail de travail de description. C'est dans ce cas une contrainte technologique à laquelle aucun linguiste ne saurait échapper – *décrire c'est structurer*. Quant au sujet parlant, la « structure », ou le « système », ou sans doute plus justement les *gestalten*, tout cela fait figure d'horizon inévitable, auquel il n'échappe pas davantage. Tout cela semble faire à écho à cette observation de Pos, citée plus haut, qui a vu dans la langue une sorte de transcendantal kantien, « un concept limite, à la fois insaisissable et constitutif », dont le contenu, quoiqu'indéterminé doit néanmoins être appréhendé « comme une condition nécessaire » de ses propres manifestations. Issues de champs très différents, ces remarques reposent sur l'hypothèse d'un *horizon de systématité*, à l'œuvre chez les acteurs « réguliers » et les acteurs « séculiers ». Une telle hypothèse est une voie possible pour échapper enfin au piège empiriste. La troisième *Critique* garde ici toute son actualité.

Références bibliographiques

- BÜHLER, Karl. (2000[1927]). *Die Krise der Psychologie*. Weilerswist : Velbrück Wissenschaft.
- BÜHLER, Karl. (1999[1934]). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart : Lucius & Lucius.
- BÜHLER, Karl. (2009). *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*. (Traduction de Bühler 1934) Marseille : Agone.
- CEFAÏ, Daniel & GARDELLA, Édouard. (2013). Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ? De *Frame Analysis* à *Forms of Talk*. Dans L. Perreau & D. Cefai (éds), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*. 230-263. Paris : PUF.

pour cette raison par l'analyste. Et nous voyons au passage que les attracteurs exercent leur puissance sur les agents sociaux *et* sur les sociologues.

⁴² Outre par son pamphlet contre les néogrammairiens, Schuchardt s'est aussi signalé par une polémique assez vive avec Meillet, au cours de laquelle il essaya vainement de faire comprendre au grand patron du comparatisme hexagonal que la mixité linguistique, ça existe et ce n'est pas le fait de populations dégénérées, et pour cette simple raison qu'il n'existe pas *des langues*, mais seulement *des individus qui parlent*. Cf. Samain (2019a).

GOFFMAN, Erving. (1983). Microsociologie et histoire, in P. Fritsch (éd.), *Le sens de l'ordinaire*. 230-263. Paris : Éditions du CNRS.

GOMPERZ Heinrich. (1908). *Weltanschauungslehre. Ein Versuch die Hauptprobleme der allgemeinen theoretischen Philosophie geschichtlich zu entwickeln und sachlich zu bearbeiten II.1, Einleitung und Semasiologie*. Jena: Eugen Diederichs.

HEIDEGGER, Martin. (1967[1927]). *Sein und Zeit*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.

LYNCH, Michael. (2019). Garfinkel, Sacks and Formal Structures: Collaborative origins, divergences and the vexed unity of ethnomethodology and conversation analysis. (Keynote address, *IEMCA 2017: A Half-Century of Studies International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis (IEMCA)* Otterbein College, Westerville, OH. July 10-13, 2017).

POS, Hendryk. (1922). *Zur Logik der Sprachwissenschaft*. Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.

SAMAIN, Didier. (2016). Portrait du linguiste en jeune grammairien. *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry* 36. Numéro spécial consacré au centenaire du CLG : 137-156.

SAMAIN, Didier. (2018a). *Vorstellung, Darstellung, Bedeutung*. L'héritage sémiotique de la sémiotique. *Histoire Épistémologie Langage* XL.1 : 95-112.

SAMAIN, Didier. (2018b). De quelques clichés récurrents sur la linguistique « pure » ou « appliquée ». *Complémentarité des disciplines en linguistique appliquée. ELA Études de dialectologie appliquée* 190 : 143-152.

SAMAIN, Didier. (2019a). Les intervalles de la taxinomie, de Schleicher à Meillet et des néogrammairiens à Schuchardt. Dans V. Bisconti, A. Curea, R. De Angelis (éds.) *Héritages, réceptions, écoles en science du langage : avant et après Saussure*. 105-114. Paris : Presses de La Sorbonne Nouvelle.

SAMAIN, Didier. (2019b). Remarques sur le fonctionnement des signes dans la traduction et quelques mécanismes. Dans *Déverbaliser - reverbaleriser : La traduction comme acte de violence ou comme manipulation du sens ?*. 50-69. Presses universitaires de Namur.

SAMAIN, Didier (sous presse). Les apories de la signification et leurs solutions précoces. Le rasoir d'Occam peut-il trancher quelques vieux débats sur la cognition ?

SCHÜTZ, Alfred. (1943). The Problem of Rationality in the Social World. *Economica* 10/38 : 130-149.

WEGENER, Philip. (1885). *Untersuchungen ueber die Grundfragen des Sprachlebens*. Halle : Max Niemeyer.